

Petite revue de philosophie

Philosophes levez les yeux : les femmes et les enfants sont arrivés

Marc Chabot

Volume 3, Number 1, Fall 1981

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1105688ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1105688ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collège Édouard-Montpetit

ISSN

0709-4469 (print)

2817-3295 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Chabot, M. (1981). Philosophes levez les yeux : les femmes et les enfants sont arrivés. *Petite revue de philosophie*, 3(1), 1–24. <https://doi.org/10.7202/1105688ar>

**philosophes levez les yeux:
les femmes et les enfants sont arrivés**

Marc Chabot

*Professeur de philosophie
au CEGEP Garneau*

«La pensée qui n'envisage pas de passer aux actes se rend complice de sa propre mise sous verrous; elle forme le matériel dans lequel le grand anonyme tranquillement taille et assemble ses camisoles de force.»

Paul Chamberland, *Émergence de l'adulte-fant*, 1981.

— | —

Ni spécialiste, ni psychanalyste, ni historien, ni romancier, ni anthropologue, mais *homme et philosophe*. Voilà ce que je suis et voilà ce que sera l'objet de mon discours.¹ Dans ma tête, de l'intérieur de moi, ça crie déjà que cette définition est mensongère. Ça dit: dis-leur que tu es avant tout un amoureux. Mais je préfère pour l'instant me taire sur le sujet, j'y reviendrai peut-être dans d'autres lieux, là où le silence est moins lourd, où l'écoute n'a rien à voir avec la surveil-

1. Les lecteurs constateront le ton oral de cet article. En fait il s'agit d'une conférence prononcée le 2 avril 1981 à l'Université Laval. C'est madame Jeanne Lapointe qui m'avait invité à traiter des rapports hommes/femmes et de la philosophie à l'intérieur de son cours portant le titre «Femmes et littérature».

lance. Pour le moment, je parlerai des hommes et de la philosophie. Ça vous surprendra peut-être, mais pour moi c'est plus sécurisant. Les hommes je les connais un peu, et les philosophes je tente maintenant depuis une dizaine d'années de saisir leur pensée et leurs systèmes. La majorité d'entre eux continuent d'acquérir leurs lettres de noblesse et leur crédibilité à l'intérieur des murs de l'université et dans ces lieux, plutôt qu'ailleurs, le savoir est étroitement lié à la loi. La raison parle, légifère, codifie, autorise. Et la raison est toujours d'une quelconque façon philosophique.

Être homme et philosophe, c'est donc se retrouver, malgré soi, du côté de la loi qui est acceptée ou de l'autre côté, c'est-à-dire avec ceux et celles qui attendent ou se battent pour du nouveau. Nos individualités et nos collectivités sont pleines, grosses de lois anciennes et de lois en état de devenir.

Être homme et philosophe c'est posséder le *savoir*, parfois même profiter de ce *savoir*.

Mais je ne suis pas venu vous dire que je suis mal dans ma peau. Je ne me cacherai pas derrière un concept vague de bisexualité, afin de vous parler de la femme en moi qui serait tout écrasée par le trop-plein de masculin. Je n'inventerai pas non plus une aliénation toute masculine qui serait bien entendu aussi atroce et légendaire que celle des femmes. Non, je ne suis pas venu vous parler de ma pauvre condition masculine. Je veux vous parler des hommes et de la philosophie.

Précisons d'abord une chose: il existe actuellement une rumeur publique qui laisse courir qu'une

nouvelle race d'hommes est née quelque part entre 60 et 80. Des *hommes nouveaux*, comme on se plaît à les nommer. Invention récente, invention qu'on peut attribuer à Annick Geille, directrice de la revue *Playboy* (édition française), qui publiait en 1978 *Le nouvel homme*. Livre de recettes comme seuls ceux et celles qui cherchent de la colle pour se timbrer quelque part savent en écrire. *Nouvel homme* tendre, affectueux, compréhensif, doux, bon baiseur, attentif, propre et surtout à l'image d'un siècle nouveau, celui du féminisme, mouvement éventuellement en voie d'inventer lui aussi une nouvelle femme, libre, ouverte, bonne baiseuse, un peu mère mais aussi experte dans l'autonomie sexuelle et surtout intellectuelle à ses heures.

Certes, les hommes et les femmes auraient voulu être récupérés, ils n'auraient pas fait pire. Mais ce n'est pas la première fois qu'on se fait jouer de cette manière, court-circuiter de la façon la plus inattendue. Ça peut prendre des années avant d'en comprendre l'effroyable réalité. Il y a dix ans, fumer son joint ça goûtait non seulement l'herbe mais l'interdit. Aujourd'hui, même le premier ministre du Canada peut à l'occasion s'y adonner et être pardonné.

Le nouvel homme est un concept absurde, mais il est tentant pour une bonne part des hommes de le revendiquer pour soi, afin d'essayer encore de tromper tout le monde, mais surtout soi-même, je suppose, ce qui est une caractéristique masculine essentielle à la bonne marche des affaires de ce monde.

En 1979, j'ai écrit dans *Le temps fou*: "Être féministe pour un homme, ça n'a pas beaucoup de sens". Je cite cette phrase et uniquement celle-là, parce que

c'est, à mon grand étonnement, celle-là seulement que les journalistes, les féministes et les hommes ont retenue. Pour le reste, je suppose qu'on relira le texte; il me semble qu'on avait oublié justement toute la page qui préparait cette affirmation. Je continue de penser que les femmes ont moins besoin d'alliés que de personnes qui, comme elles, tentent quotidiennement d'inventer la vie, le geste, le mot pour du nouveau. Ce n'est pas si facile et c'est surtout d'une lenteur à faire peur parfois, comme si la patience d'une Pénélope demeurait une réalité affolante. Nous sommes là, et le monde devient une sorte d'immense salle d'attente. Ça se regarde, ça soupire, ça gueule, mais ça patiente longtemps. Puis me vient l'image suivante: n'est-ce pas justement à l'*urgence* de l'hôpital qu'on attend le mieux, avec une plus grande application qu'ailleurs? On sait par habitude qu'une décision finira bien par se prendre sur notre cas, qu'à un moment donné on va nous appeler. Et alors on se lève, comme quelqu'un qui vient d'être élu. J'ai toujours pensé dans ce moment-là que les autres allaient applaudir.

Donc, retenons cette première idée: les hommes et les femmes attendent. On souhaite chez les féministes que les hommes commencent à déplacer un peu leur regard. Qu'ils lèvent les yeux vers la tête, qu'ils décrochent de ce qu'on nomme «l'objet de désir». Elles souhaitent que les hommes écoutent, elles souhaitent que les hommes parlent aussi. Elles souhaitent des mots nouveaux dans leur bouche, des gestes nouveaux sur les corps, des pensées nouvelles dans les têtes et des écritures neuves à lire. Il y a des questions qui sont posées. Des questions comme: Pourquoi

le viol? Pourquoi la domination? Pourquoi le pouvoir? Pourquoi la prostitution? Pourquoi la pornographie? Pourquoi les mutilations sexuelles? Pourquoi le patriarcat? Pourquoi les baisés plates. Toutes ces questions attendent elles aussi une ou des réponses et comme ça vient rarement, il se peut bien que l'exaspération vienne, que les autres répondent à notre place. Mais, par expérience, je sais que ces questions sont à différents degrés terriblement piégées, que tenter une réponse entraîne une autre question, qui va finir par me mettre en contradiction avec mes prémisses de départ. Le terrain devient alors si gluant que je préfère me taire pour ne pas couler à pic. Vous savez, cette sorte de silence presque sain, qui préserve contre l'agression. Je m'en voudrais toutefois de ne pas m'expliquer clairement sur ce que j'entends par un piège. Alors je donnerai l'exemple suivant, tiré d'un dernier-né féministe: *Le discours mâle, Logos spermaticos*, de Thérèse Plantier, que viennent de publier les éditions Anthropos. Dans un chapitre sur «la paléontologie du langage», on peut lire la phrase suivante:

«Il est essentiel pour les hommes que les femmes croient que les hommes parlent d'elles lorsqu'ils parlent des hommes, c'est-à-dire d'eux seuls; il est essentiel que les concepts-clés de l'impérialisme viril soient employés en des acceptions contradictoires dont on laisse toujours supposer que la bonne est celle qui identifie le monde mâle au monde femelle.» (p. 39)

Le piège est le suivant: il faudrait qu'à chaque fois qu'un homme ou une femme produit une affirmation, cette affirmation puisse être *universalisable* au même titre qu'une proposition mathématique. Or n'est-ce pas justement ce qu'il faut éviter dans les années

qui viennent? Car une proposition mathématique n'a généralement rien à voir avec le réel. Elle ne nous atteint pas intérieurement. Elle ne dit rien sur l'homme et la femme. Les mathématiques sont un jeu conceptuel parfait. C'est la métaphysique des temps modernes. Il ne faut pas se surprendre de voir des hommes et des femmes s'y adonner avec un plaisir certain. Mieux encore, de vouloir en faire une sorte de modèle par lequel nous pourrions saisir nos réalités d'hommes et de femmes. L'harmonie des mathématiques offre des ressemblances non négligeables avec la musique qui est aussi harmonie de sons. Entre les chiffres et les sons, il y a des parallèles importants à faire qu'on commence à prendre au sérieux depuis Xénakis et d'autres. Mais dans l'ordre de la réalité, si seulement un ordre est possible, il en va tout autrement.

Toutes les questions que je formulais tout à l'heure supposent une approche tout à fait différente. Parler du viol, de la pornographie, de la domination, de la prostitution, des mutilations, suppose que toute proposition va venir d'un homme ou d'une femme. Nos possibilités sont restreintes; l'universalisation des propositions est faible, pour ne pas dire inexistante et inopérante. La formulation d'une réponse suppose l'identification d'une différence sexuelle, biologique, politique, culturelle, économique. Nous ne parlons jamais que d'un lieu «X» difficilement cernable. La formule mathématique ne me vise pas en tant qu'homme ou femme, mais le langage ordinaire me vise, me forme, me fait. Les mots sont sexués, la valeur n'est pas du tout la même. Les réponses aux questions ne peuvent venir que d'un homme ou d'une femme qui s'adresse à

des hommes et à des femmes. La question comme la réponse m'atteignent directement. On questionne et on répond avec toute l'histoire de son corps social et individuel. Or dans ce domaine, nous croyons tous, et avec raison, *savoir de quoi nous parlons* puisque nous sommes dans le monde, acteur/actrice, créateur/créatrice.

Malheureusement pour nous, c'est là aussi que l'universalisation des propositions devient le pire des dangers. Si le féminisme a réussi quelque chose, c'est bien d'avoir su articuler ces différences à merveille. Les hommes n'ont pas su le faire car ils étaient occupés et obsédés par la scientification à tout prix de leur discours. Nous devons au féminisme d'avoir peut-être pour la première fois rétabli un équilibre entre ce qui nous constitue comme être pensant produisant des théories. Le féminisme (et je pense ici à Simone de Beauvoir, Kate Millett, Ti-Grace Atkinson et bien d'autres) a fait sentir aux hommes et aux femmes que la nivellation que produisaient les théories scientifiques était, surtout lorsqu'on voulait parler et de sexualité et de notre quotidien, dogmatique, outrancière, abusive, terroriste.

Tout cela n'est pas encore très bien compris. C'est pourquoi de nombreux discours continuent de s'alimenter à ce terrorisme théorique. Je prendrai ici quelques exemples chez les hommes, mais je tiens à signaler qu'il n'est pas du tout l'apanage des hommes seulement.

Mon premier exemple sera tiré du livre *La certitude d'être mâle?* qui vient d'être publié chez Jean

Basile. Plus particulièrement du texte de Réginald Richard, «Un homme en mal de corps»:

«Jamais un homme ne pourra vivre une intériorité aussi dense qu'une femme, comme jamais il ne pourra rejoindre la passivité et l'abandon du féminin, sauf dans la mort. De même aucune femme ne pourra atteindre cette magie du verbe ni l'ivresse de l'activité et de la dépense d'énergie masculine.» (p. 83)

Premier point:

Ce qui surprend ici c'est la vieillerie du propos. Toute l'histoire est farcie de ces petites phrases qui viennent se poser dans la culture comme la première nouveauté alors qu'elles ne méritent rien de plus qu'un silence complet.

Deuxième point:

Ce silence est indispensable parce qu'il va nous empêcher de nous répéter. Le fond de cette proposition ne mérite plus des tonnes d'écriture ni d'indignation. La phrase peut tout au plus nous remuer émotivement pour ce qu'elle contient de ridicule et sur les femmes et sur les hommes. Ne nous répétons pas. Poursuivons plus loin nos interrogations, car il se pourrait bien qu'il y ait là une stratégie (consciente ou inconsciente) pour nous empêcher justement de penser du nouveau.

Troisième point:

Si le fond de la proposition ne mérite pas qu'on s'y arrête, l'examen de la forme va toutefois permettre à notre interrogation d'avancer. Ainsi le mot «jamais» tient ensemble toute la structure de la proposition. Il

fixe, je dirai avec un dogmatisme éloquent, ce qu'il en est des femmes et des hommes. Retirez-le, remplacez-le par «il pourrait arriver que», et l'affirmation perd presque immédiatement son efficacité.

Quatrième point:

C'est justement pour une autre forme de discours que je voudrais plaider, et plus particulièrement lorsqu'il s'agit des hommes et des femmes. Il est possible je crois de revenir à des propositions beaucoup moins rigides. Évidemment, on y perdra peut-être en «universalité», mais on risque d'y gagner en honnêteté, en délicatesse, en objectivité (pour ceux et celles à qui ça peut faire plaisir!) et probablement en rigueur.

Cinquième point:

La fonction du mot «jamais» dans le texte de R. Richard nivelle par sa portée toutes les différences individuelles et surtout renforce l'ensemble des préjugés sexistes. Le féminisme a justement, jusqu'à maintenant et dans la majorité de sa production, réussi à parler du réel d'une manière toute neuve. Ceux et celles qui lui cherchent des puces les trouveront, j'en suis persuadé, mais ils et elles manqueront l'essentiel. Car je crois que les théories féministes depuis vingt ans ont surtout insisté sur la *multiplicité* des discours et sur les possibilités infinies de parler de nos expériences quotidiennes.

Sixième point:

Cette diversité est difficile à reconnaître, ça va de soi. Le nivellement de toutes les théories féministes est bien la tâche la plus facile à accomplir. Des

hommes et des femmes s'y adonnent présentement, mais on oublie trop facilement que notre société souhaite justement que tout soit nivelé. La diversité, la pluralité des propos demeurent les choses les plus difficilement acceptées dans un milieu comme le nôtre.

Sixième point:

On perd son temps chaque fois qu'on continue de prendre au sérieux une proposition dogmatique comme celle que je viens de citer. Tout a été dit sur le fond, ne reste plus qu'une forme dont nous devrions nous départir le plus rapidement possible. Cela suppose peut-être une plus grande attention à l'égard de l'ensemble des propos tenus par les hommes et les femmes. Cette tâche demeure toutefois pour moi une priorité. Il faut sortir des guerres de tranchées pour parler au lieu de tirer sur les hommes ou les femmes.

Huitième point:

Margaret Mead a déjà fait remarquer que dans certaines tribus primitives, le rire était une prérogative masculine. Je pense que depuis quelques temps le rire est une prérogative féminine. Diane Dufresne sait rire. René Simard, pas du tout. Mais il ne faut pas confondre le rire avec le cynisme, car ce dernier est le moment ultime de la désillusion et du désespoir. Entre le rire et le cynisme, il y a toute la différence entre celui ou celle qui souhaite que quelque chose arrive et celui ou celle qui attend que ça finisse, qui n'attend plus rien en somme!

Considérons le rire comme une excellente stratégie qui pourrait avoir de l'effet.

La deuxième partie de mon propos visera à revenir sur l'affirmation que je faisais au tout début de ce texte, à savoir que je parle en tant qu'homme et philosophe. Je ne suis pas sans savoir que bien des énormités ont été proférées de ce haut-lieu de la sagesse. Je vais vous dire franchement qu'il m'arrive souvent de me trouver déçu, avec l'impression d'un vide immense, comme si toutes les philosophies n'offraient rien d'autre qu'une accumulation de désillusions. Lire Platon, Aristote, Rousseau, Nietzsche, Marx et les autres n'a rien de très encourageant pour l'avenir des hommes et des femmes. Je n'irai pas jusqu'à vous proposer d'en refaire la lecture, vous vous doutez bien de ce qui viendra et je suppose que vous vous appliquez chaque semaine à disséquer ces productions masculines phallogocratiques.

La philosophie a été jusqu'à maintenant une activité masculine. Les philosophes se sont préoccupés des mouvements d'idées, mais fort peu du quotidien entre les hommes et les femmes. Bien sûr, il s'agit d'une discipline respectable et respectée. Ne nous a-t-elle pas permis par exemple de saisir les relations dialectiques qui pouvaient exister entre le maître et l'esclave, ne nous a-t-elle pas ouverts à une compréhension nouvelle des lois, règles et conventions qui travaillent une société? N'a-t-elle pas cherché à saisir ou resaisir dans leur essence, les effets de l'absurde de la vie? Porteuse d'un message à la limite insignifiant, elle s'offre toujours à nous comme une activité tout à fait remplie de sens. Elle questionne,

elle se plaît à vivre dans les questions. Ses réponses sont toujours mièvres en comparaison de l'étendue de la solitude, de l'absurde, du drame humain qui se joue dans un individu, voire à l'intérieur de toute une collectivité. Comme le dit si bien Louky Bersianik, dans un texte de chanson pour Richard Séguin: «Savoir se poser les bonnes questions, c'est bien plus dur que d'y répondre.» Comme si toute l'activité philosophique n'était finalement qu'une recherche intensive des questions, au-delà même des réponses plausibles.

Depuis le mois de juillet dernier, j'ai eu à coordonner un numéro spécial de la *Revue de l'enseignement de la philosophie au Québec* sur les femmes et la philosophie. Ce travail, mené de concert avec Alexandra Burgess, de l'Université du Québec à Trois-Rivières, m'invite à faire quelques réflexions sur l'état des rapports hommes/femmes dans cette discipline.

La cueillette des textes ne semblait pas au départ une entreprise trop difficile. La très grande majorité des femmes semblaient non seulement intéressées par le projet, mais avaient déjà une idée fort précise de ce qu'elles pourraient dire. Il n'y avait pas du tout le même empressement chez les hommes. Comme si soudainement, les philosophes mâles, qui à l'habitude trouvent le mot juste pour tout, vous ramènent à la question principale avec une subtilité étonnante et une rhétorique non moins déconcertante, se voyaient accablés sous le poids de la problématique.

La facilité coutumière qu'ont ces penseurs à dire les choses avait disparu. Pourtant dans leurs conversations quotidiennes, ils ont toujours la petite phrase

lapidaire pour effacer une question venant d'une femme ou la stratégie de séduction au bout des lèvres pour vous attirer entre une paire de draps.

Parler des femmes, médire et profiter des femmes ça peut encore aller. Mais écrire sur elles ou mieux, penser avec elles le rapport hommes/femmes, voilà qui semblait être une tâche au-delà de leurs capacités. Bien sûr, on peut avancer théoriquement que ce n'est pas le moment, que l'on doit laisser la parole aux femmes en ce domaine. C'est là une politesse exemplaire, mais qui m'apparaît aussi être un excellent échappatoire.

Ce qu'on ne veut généralement pas admettre dans certains milieux philosophiques, comme dans bien d'autres d'ailleurs, c'est qu'on n'a absolument pas le goût, la patience et même le coeur de s'interroger sur un tel sujet ou pire que l'on est entièrement satisfait des tonnes de propos misogynes que l'histoire de la philosophie continue de déverser sur les hommes et les femmes du XXe siècle. On préfère se taire. On préfère rester dans son bureau pour lire Platon, Rousseau, Nietzsche, ou Saint Thomas et Aristote, dépendant, n'est-ce-pas, de l'université qui nous abrite.

Et puis, dans ces milieux philosophiques, on ne vous le dira pas, mais on sait fort bien qu'il y a encore assez de filles faciles à ébranler pour ne pas trop se presser de questions sur les rapports hommes/femmes. Il y a encore assez de filles à qui l'on peut faire croire que baisser avec le «savoir universitaire» c'est gratifiant. Quand nos meilleurs concepts on les puise dans le *Journal d'un séducteur* de Kierkegaard ou dans

les mensonges calculés de *L'art d'aimer* d'Ovide, on n'a pas besoin de s'interroger sur l'avenir. On profite du présent, on répand la tristesse et la haine autour de soi. Puis, quand ça ne va plus on recommence ailleurs, les mêmes jeux mille fois répétés.

Pour l'instant aucun danger. Les féministes qui longent les murs des universités sont majoritairement rassemblées dans des lieux précis qui les rendent inoffensives. Chaque département s'il le faut va aller jusqu'à leur concéder quelques cours et quelques salles qui sont comme des serres chaudes qu'il suffit d'éviter. N'oublions surtout pas que les grands philosophes produisent un effet, même lorsqu'ils profèrent des insanités sur les hommes et les femmes. Plus d'un philosophe mâle rêve encore de pouvoir renvoyer les femmes de la même manière que Socrate le faisait avant d'aller boire sa ciguë.

«Aussi nous étions-nous donné le mot pour venir le plus de bonne heure possible au rendez-vous habituel. Dès que nous fûmes là, le portier (...) sortit au-devant de nous et nous dit d'attendre là et de ne pas nous présenter avant qu'il nous y eut invités: «Les Onze, nous dit-il, sont en effet en train de détacher Socrate et de lui annoncer qu'il doit mourir aujourd'hui.» Au reste sa venue ne tarda pas bien longtemps et il nous invita à entrer. Or, une fois entrés, nous voilà en présence, non pas seulement de Socrate, qu'on venait de détacher, mais de Xanthippe, qui avait sur elle leur plus jeune enfant et était assise contre son mari. Mais, aussitôt qu'elle nous vit, Xanthippe se mit à prononcer des imprécations et à tenir ces sortes de propos qui sont habituels aux femmes: «Ah! Socrate, c'est maintenant la dernière fois que tes familiers te parleront et que tu leur parleras!» Alors Socrate, regardant du côté de Criton: «Qu'on l'emmène à la maison, Criton!» dit-il. Et pendant que l'emmenaient quelques-uns des serviteurs de Criton, elle poussait de grands cris en se

frappant la tête.» Platon, *Phédon*, coll. Idées, no 150, Paris, Gallimard, p. 103-104.

Certains philosophes mâles n'ont pas grand-chose à dire sur les femmes. Il y a là comme ailleurs des répétitions malheureuses qui font mal, qui blessent et qui tuent toutes les possibilités de parvenir à de nouvelles interrogations sur ce que nous sommes les uns pour les autres. Le rapport femmes/philosophie n'est évidemment pas facile à penser. Mais j'ai le goût de dire que c'est justement ce qui devrait nous intéresser. Car, à bien y réfléchir, les rapports maître/esclave n'étaient pas non plus faciles à théoriser. Hegel s'y est adonné avec toute son énergie et la complexité de sa réflexion n'a pas empêché d'autres philosophes d'en reprendre les données essentielles pour proposer des changements radicaux dans l'ordre du réel. Des philosophes comme Emerson et Thoreau, dans leur petit village de Concord près de Boston, n'ont pas eu peur de dénoncer l'esclavagisme des États-Unis, de contourner les lois, de défier l'ordre établi, de manoeuvrer avec des Canadiens pour le transport clandestin des noirs du Sud vers le Canada. Alors, qu'est-ce qui nous effraie tant lorsqu'on nous demande de repenser le rapport homme/femme ou de parler et d'écrire sur femmes et philosophie?

La minceur des écrits philosophiques masculins a quelque chose d'étonnant. D'une rareté incroyable, les quelques lignes qu'on peut trouver sont bien souvent d'un paternalisme déprimant, ou bien elles apparaissent à la fin d'un paragraphe comme si on se sentait obligé de les écrire, comme si on voulait souligner «au passage» l'autre moitié du monde. Pourquoi cette

peur de la part de la discipline philosophique, alors que son histoire n'est rien d'autre qu'un combat inlassable pour préserver ou faire surgir des sociétés des consciences libres?

Sans vouloir faire le tour de cette question, qui mérite à mon avis une étude toute spéciale, j'aimerais poser quelques hypothèses de départ, qui je l'espère nous permettront de sortir de la *dissection textuelle* et surtout de nous adonner à autre chose qu'une simple dénonciation.

Premier point:

Les philosophes ont fait une utilisation très bizarre du concept «homme». Parfois terme générique désignant les hommes, les femmes et les enfants, il a très souvent exclu les femmes et les enfants. Avant Marx, les individus particuliers n'intéressent pas beaucoup les philosophes, ou alors ils sont très rapidement enfouis sous des catégories hiérarchiques qui leur laissent peu de place pour agir (encore moins pour penser puisqu'il s'agit là d'une activité réservée à quelques-uns seulement). On peut le constater tout particulièrement chez Aristote dans son *Traité des animaux*. Il nous entretient longuement sur les différences entre les hommes et les femmes. Mais ce travail n'a pour but que de déterminer la «nature» des êtres vivants. Travail scientifique appréciable pour l'époque, mais qu'on va traîner comme un boulet jusqu'au XVIIe siècle.

Nous avons depuis dix ans supporté de nombreux textes philosophiques expliquant en long et en large ce que pouvait signifier la mort du concept «homme». Il m'apparaît intéressant (et étonnant aussi!)

de constater que pas un seul de ces textes n'a montré ou souligné que la disparition de cet «homme théorique», coïncide à bien des égards avec l'apparition très concrète des femmes et des enfants dans l'histoire. Le féminisme fait apparaître les femmes et les enfants comme êtres vivants et pensants dans le monde. Toute la géographie, tout l'environnement philosophique se transforme et personne (ou presque) chez les philosophes n'en fait clairement mention. Je crois que dans certains milieux philosophiques on n'en est tout simplement pas encore revenu!!!

Deuxième point:

Si la philosophie joue avec les idées, on peut dire que de Platon à Deleuze elle est aussi un jeu conceptuel qui forme système. Or, dans la très grande majorité des systèmes philosophiques, il n'est pas très difficile de le démontrer, *la femme* est une idée avant d'être une réalité. *La femme*, j'insiste sur le singulier, apparaît ici comme une entité métaphysique. Une sorte d'étoile mystérieuse qui sert d'alibi conceptuel et permet d'escamoter la réalité.

Troisième point:

En philosophie, on peut discourir très facilement et pendant des siècles, si on nous laisse aller, sur des concepts comme «l'âme», «l'esprit», «le démon intérieur». Si jamais, par un coup de la science ou parce qu'ailleurs on semble avoir inventé un nouveau mot (ex: l'inconscient de la psychanalyse), les vieux concepts deviennent douteux, on n'hésitera pas à subtiliser les concepts de ces sciences, mais l'efficacité générale du discours philosophique n'est en rien at-

teinte. Pas de tort irréparable fait à la discipline. Dans l'ordre du discours on peut rapidement intégrer de nouveaux concepts. Mais y faire entrer un tout petit morceau de réel peut prendre des années. Je crois que la psychanalyse, la sociologie, toutes les sciences peut-être souffrent éventuellement du même problème. Dans l'ordre des discours universitaires, des mots comme «femmes», «sexisme», «féminisme» et même l'ensemble des rapports hommes/femmes ne font pas partie des théories courantes et ce, parce qu'on continue dans ces milieux d'avoir des pratiques quotidiennes qui sont anti-féministes, sexistes, niant la spécificité des rapports hommes/femmes. Le même constat est possible pour tout ce qui touche la condition masculine.

Quatrième point:

On a souvent dit que la philosophie venait après les bouleversements sociaux. Ainsi Platon vient une fois que la démocratie grecque a connu ses heures les plus sombres. Kant met en théorie philosophique ce que la révolution scientifique vient d'accomplir. De même Hegel et Marx expliquent et préparent les révolutions sociales que nous avons connues en théorisant sur la Révolution française.

Si le féminisme fait naître la moitié du monde, la philosophie devrait maintenant être en mesure de penser avec cette nouvelle moitié du monde. Il ne s'agit pas donc de se désoler d'un retard, il s'agit de penser de nouveau le plus difficile.

Penser le plus difficile (je parle ici d'une simple orientation pour la philosophie, on peut penser ailleurs dans les autres sciences et dans le quotidien «le plus

difficile»), ça veut dire faire comme Sartre à la fin de la guerre alors qu'il affirmait: «Nous n'avons jamais été aussi libres que sous l'occupation allemande.» Nous devrions aujourd'hui être en mesure d'affirmer: «Nous avons, hommes et femmes pratiquant la philosophie, à inventer des libertés dont nous ne connaissons pas encore les joies et les peines et dont l'histoire ne nous fournit que très peu d'exemples.»

Cinquième point:

Je pense qu'il n'est pas très utile de continuer à dénigrer la philosophie phallocratique passée. Il faut inventer une philosophie non phallocratique, si les précédentes ne nous satisfont pas. Je pense aussi que nous sommes (hommes et femmes) de plus en plus nombreux à en faire le constat.

Les philosophes devraient consacrer leurs énergies à ouvrir des horizons. La philosophie n'est pas morte. D'Angela Davis à Elisabeth Badinter, toutes sortes d'idées nouvelles sont mises en circulation.

Sixième point:

Les institutions vont probablement résister et même nier leur résistance. Dans ces lieux, on manie la contradiction avec un art qui ferait peut-être rougir les anciens rhétoriciens. Ce n'est jamais là qu'on prend des risques, ce n'est jamais là qu'on sait rire, ce n'est jamais là que le monde change. On est encore occupé à surveiller, déchiqueter les anciens concepts.

Septième point:

L'invention de nouveaux rapports hommes/femmes suppose l'apparition d'une foule d'idées nou-

velles sur le couple, l'amour, la solitude, le célibat, la sexualité, l'autonomie des individus, le travail, les enfants... Présentement toutes ces idées sont en circulation libre, vécues différemment par les hommes et par les femmes. Toutes nos expériences ne sont pas vaines, elles préparent du nouveau. Le recours à l'histoire n'est pas vain non plus, mais l'histoire n'est pas un simple amas de domination, de violence et de lâcheté masculines. Cette réduction est une exagération qui fausse non seulement notre vision du passé, mais prépare les erreurs de l'avenir.

* * * *

Le 7 mars 1974, Herbert Marcuse prononçait au Center Research on Women de la Stanford University, une conférence intitulée «Marxisme et féminisme». Il terminait sa réflexion de la façon suivante:

«Et voici ma conclusion personnelle; vous pouvez si vous voulez l'interpréter comme une capitulation ou une profession de Foi: je crois que nous les hommes, devons payer pour les péchés de la civilisation patriarcale et de sa tyrannie. Les femmes doivent devenir libres de déterminer leur propre vie, non pas en tant qu'épouse, mère, maîtresse ou petite amie, mais en tant qu'individu humain. Ce sera un combat plein de conflits amers, de tourments et de souffrances (mentales et physiques)». (in *Actuels*, Paris, Galilée, 1976, p. 57)

Peut-être que certaines féministes se réjouiront de voir enfin un philosophe mâle avouer au nom des hommes en général sa culpabilité. J'admets qu'il s'agit là d'une phrase importante, mais elle n'a rien de véritablement réjouissant et il me semble que l'histoire de

la culpabilité a été si étroitement liée à l'histoire des femmes que ce n'est pas à vous que je devrais justement démontrer les méfaits de la culpabilité. Le renversement des valeurs n'a vraiment rien de très révolutionnaire.

L'ère des tourments et des conflits amers qu'annonçait Marcuse est en train de se vivre. Les hommes et les femmes s'épient, se jugent, s'évaluent, s'écrasent. Marcuse identifiait deux lieux spécifiques, où les combats et les revendications seraient particulièrement difficiles: le travail et la sexualité. Sans le moindrement revendiquer pour ce «pauvre théoricien» — comme il se plaisait souvent à se définir — le statut de prophète, on peut au moins penser qu'il ne s'était pas beaucoup trompé.

Je ne voudrais pas conclure sans vous donner une dernière hypothèse à considérer: se pourrait-il que les hommes et les femmes dans la situation actuelle qui les divise aient extraordinairement peur des contradictions qui les habitent? Sans avoir besoin d'identifier les vôtres, je peux tout de même faire quelques révélations à mon sujet puisque la mode est aussi aux témoignages et aux aveux.

Il m'arrive de me sentir coupable, mais il y a aussi des matins où cette culpabilité, j'ai le goût de la refuser très sèchement parce qu'elle m'empêche de vivre autre chose, parce qu'elle m'écrase de sa tristesse. Il m'arrive de me lever avec l'impression que les nouveaux rapports hommes/femmes viendront et de gaffer quelques minutes plus tard en ouvrant la bouche pour adresser la parole à celle qui dort avec moi. Il

m'arrive d'être féministe jusqu'à l'exclusion, et de redouter en même temps cette manière de penser. Il m'arrive de penser que les hommes sont bouchés d'un bout à l'autre et que leur aliénation est trop grande pour espérer, mais j'ai aussi parfois le goût de les entendre et de les écouter.

Si, à travers tout ce magma de contradictions, il n'y avait pas des moments de bonheur, des livres à lire avec plaisir, des gestes joyeux de solidarité, quelques enfants au regard interrogateur pour me dire que j'exagère avec tout ce sérieux, et même quelques personnes des générations précédentes pour me lancer bien naïvement «vous ne trouvez pas que vous en mettez trop?», je crois que je capitulerais moi aussi, parce que vraiment nous avons des manières d'être sérieux qui font peur et qui font rire tous ceux et toutes celles qui posent comme nous leurs petits gestes d'amour sans vouloir en faire des théories.

